Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 11

Artikel: La bouquetière de la Place Cadet : (fin)
Autor: Martonne, Alfred de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183726

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Pardon! sire, répliqua notre homme un peu confus.., c'est qu'il en est tombé une quelque part... et je ne sais pas laquelle.

La légende ne dit pas si le roi Dagobert acheva de manger sa pomme.

LA BOUQUETIÈRE DE LA PLACE CADET

(*Fin.*)

— Ma chère amie, dit le protecteur, j'ai beaucoup réfléchi depuis notre dernière entrevue, que la répugnance que vous montrez pour le mariage projeté est fondée en raison. Ma barbe grisonne, je suis un homme sérieux et peut être trop sérieux. Vous êtes une jeune fille, charmante, peut-être un peu légère, mais excellente au fond. Quand à moi, je pourrais être votre père... J'avais donc perdu la raison en espérant vous plaire, en croyant établir sur la base de sable de la reconnaissance l'édifice solide d'une éternelle tendresse. Je vous ai déja avoué, et je le reconnais encore une fois, que le service rendu est si médiocre qu'il faut à peine en parler, et qu'il est tout simple qu'on n'ait pu faire sortir de ce maigre terrain ce que les poètes appellent *la fleur de l'amour*... N'en parlons plus! je tacherai de me guérir, je guérirai certainement de ce fol amour. En prononçant ces derniers mots sa voix s'altéra, ses yeux s'humectèrent, il mit son visage dans son mouchoir et se retira dans un coin de la chambre pour cacher sa douleur.

Albertine se sentit elle-même profondément touchée et protesta de son dévouement et de son désir de tenir la parole donnée. Mais elle avait si bien l'air d'une victime que M. Dumont ne pouvait accepter ce sacrifice. Il prend donc son parti avec courage, comprime son cœur de sa main, séche ses yeux et revient s'asseoir près de la jeune fille pâle et tremblante.

— Mon enfant, dit-il, j'ai pris des renseignements sur votre préféré. C'est une tête un peu évaporée, mais il se conduit honnêtement. Il est professeur de dessin, ses leçons lui fournissent de quoi vivre. En lui procurant d'autres élèves et dans de meilleures maisons, il pourrait doubler ses recettes et installer un ménage... D'ailleurs la future apportera une dot de quarante mille francs. Les époux travaillant à l'aisance commune, ils pourront vivre heureux, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! mon Dieu!... Et vous, M. Albert?

— Moi, je resterai votre ami, votre père, si vous l'aimez mieux, et le spectacle de votre bonheur fera le mien... Sa voix s'attendrissait encore une fois. Il se hâta de sortir et laissa la jeune fille bouleversée, pleine d'étonnement, d'admiration, de tendresse, de douleur et d'espérance.

Bien que Mlle Duval avouât une préférence pour M. Jules, ce n'est pas sans peine qu'on la décida à changer si brusquement de mari, et à transporter tout-à.coup ses pensées, ses meubles et ses jupes à un autre. Il y avait là une espèce d'injustice, d'ingratitude doublée d'indélicatesse, de bizarrerie doublée de cruauté qui frappait son esprit et offensait son cœur. Les cadeaux achetés par M. Dumont allaient donc servir à M. Estelle et l'appartement qu'il devait habiter avec sa jeune femme allait abriter un autre bonheur que le sien. C'était atroce! C'était moralement impossible. Cela devait être.

Albertine s'habitua peu à peu à cette idée, d'abord abominable et arriva à penser qu'elle pouvait se réaliser. Cette tâche lui fut d'ailleurs rendue facile par la raison que donna *son futur manqué*. Au bout de huit jours il se déclara parfaitement *guéri de sa folie* comme il disait. Il plaisantait aussi agréablement sur sa prétention de vouloir épouser sa fille. Cependant la pâleur avait complètement remplacé le coloris naturel de ses joues. Il était devenu rêveur et distrait. Il lançait parfois un sarcasme amer contre les femmes en général. Il s'absentait souvent pour aller faire de longues promenades aux environs de Paris et rentrait tard dans la nuit, mais il rentrait et paraissait fort calme, complétement résigné.

Enfin, les nouvelles formalités pour le second mariage s'accomplissent et le jour est fixé. Albertine, tremblante, n'avait pas osé demander à son protecteur s'il assisterait à la cérémonie, mais en s'occupant avec simplicité des derniers apprêts, il avait laissé échapper quelques mots qui laissaient deviner cette intention. Tout en remarquant que M. Dumont devenait de plus en plus pâle et frissonnait parfois involontairement, Albertine était contente de cet espoir qui lui faisait supposer une guérison complète et montrait du moins un courage supérieur, presque sublime.

Le grand jour se lève. La mère d'Albert vient de bonne heure pour aider *sa fille* dans sa toilette. La tante est habillée et fait la mouche du coche. M. Jules, pimpant, éblouissant dans son frac neuf et sa cravate blanche, ne se présente pas le dernier. La future est vraiment admirable, belle comme un ange, dans ses habits blancs et le rideau du bonheur se lève et ont entrevoit le paradis. Cependant M. Dumont se fait attendre, une demi-heure se passe, personne! L'heure s'avance. On court chez lui. La clef était restée sur la porte. M. Jules entre et trouve tous les habits de cérémonie jetés sur le lit. La maison était vide! En proie à une terreur indicible le jeune homme cherche quelque indice et aperçoit une lettre sur la cheminée. Il l'ouvre avec fureur. Elle contenait ces mots : — Pardonnez-moi, ma bonne mère, de ne pas vous fermer les yeux, pardonnez-moi, mes amis, de ne pas compléter votre bonheur. Je n'ai pu me décider à le voir. Vous me retrouverez à St-Cloud, si ses filets existent encore, sinon... ailleurs... Vivez et soyez heureux. *Je le veux, je vous l'ordonne.* Les volontés dernières sont sacrées.

ALBERT.

Jules déchire la lettre avec colère et revient précipitamment. En le voyant entrer haletant, l'œil hagard, le visage bouleversé. Albertine devine tout et tombe évanouie. On est forcé de la mettre au lit. Elle y demeure quatre jours, en proie à une fièvre ardente qui mit sa vie en danger. Quand elle ouvre la bouche, c'est pour s'écrier : — Laissez-moi, monsieur! Vous me faites horreur! C'est vous qui l'avez tué!!... Et moi aussi!... Il est mort! Il est mort! Il s'est noyé pour moi! Dans d'autres accès, elle se parlait à elle-même. Oui, je me suis trompée: c'est lui que j'aimais et non l'autre... Il était si bon, si doux, si dévoué, si respectueux, si honnête!.. Je le sens à la douleur que me cause sa mort, c'est lui que j'aimais au fond. L'autre n'était qu'un caprice!... Et il n'est plus! Malheureuse! Assassin!... Le délire augmenta le cinquième jour et dura jusqu'au septième: mais le mal céda à la force la jeunesse. Albertine se rétablit.

Remise sur pied, elle ne voulut plus entendre parler de mariage et donna ses toilettes au bureau de bienfaisance de son quartier pour être vendues au profit des pauvres. Elle quitta sa chambre et alla s'installer chez l'infortunée mère Dumont, s'efforçant de remplacer par une fille tendre et attentive le fils qu'elle se reprochait d'avoir tué. Elle ferma les yeux de la bonne dame, qui vécut encore longtemps. Devenue libre, Mlle Duval se mit dans une maison de retraite comme pensionnaire, sans se cloître, et consacra sa fortune à des œuvres de charité. Elle mourut dans un âge fort avancé, obscure et inconnue. Elle avait vécu, c'est-à-dire aimé et souffert. Son erreur involontaire avait couté le bonheur à elle et à tous ceux qui s'étaient approchés d'elle.

Alfred de MARTONNE.

L. MONNET.

THÉATRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 12 mars.

LA VOLEUSE D'ENFANTS

Drame en huit actes.

UNE FEMME QUI MORD

Vaudeville en un acte.

Les bureaux ouvriront à 6 ½ h. On commencera à 7 h.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY